

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

Le Colonel Brutus

Ce soir-là, on avait depuis longtemps pris le café ; assis au bord de l'appontement, les jambes pendantes sur le fleuve, on restait à jouir de la fraîcheur qui monte de l'eau quand descend l'ombre.

La nuit se faisait, derrière nous, sur Saint-Laurent. En face, sur la rive hollandaise, le ciel était encore clair, d'une clarté rose de couchant où les vols triangulaires des derniers flamants regagnant les mangliers ouvraient en éventail de fugitives hachures. A nos pieds, le Maroni, étale à cette heure et désert, figeait une large nappe verte, jaune, huileuse, et, sous l'appontement, contre les pilotis qu'écorchaient nos talons, clapotait avec un bruit de petits rires.

Nous fumions sans songer. Habitué déjà à la tristesse du soir s'abattant sur la plate monotonie de ce paysage guyanais, l'œil et l'esprit perdus, nous écoutions les premiers singes hurleurs s'appeler au loin dans les arbres. Le martèlement sonore du parquet, vibrant jusqu'à notre place sous le pas lourdement régulier du factionnaire, mettait un rythmique bercement à notre hébétude digestive. Tête nue, livrant nos cheveux à la brise, nous ne pensions plus à retourner au mess. A peine causait-on. Dans une paresse, les mots tombaient.

Brusquement, ce fut un réveil sur un nom que le sous-lieutenant prononça, en reployant et en remettant en poche une lettre :

— Savez-vous ce que Jarry m'écrit, ce matin, de Cayenne ? Le colonel Lemoine a... démissionné.

— Ce n'est pas possible ! firent d'une voix tous les officiers.

— Pardon, reprit le sous-lieutenant, c'était inévitable. Le pauvre père Brutus devait finir comme cela !

— D'abord, demanda le capitaine dont ce surnom blessait le rigorisme, pourquoi diable appelez-vous ainsi le colonel ?

Le jeune homme, devinant le reproche, rougit et s'excusa.

— A Toulon, répondit-il, tout le monde, mon capitaine lui donne ce sobriquet. Comme ces messieurs, vous n'étiez déjà plus à la Portion Centrale, quand il y a trois mois, je ne sais plus qui, dans une réception à la Préfecture, baptisa M. Lemoine : "Colonel Brutus". Sans votre absence du régiment à cette époque, vous auriez connu l'origine de ce surnom, et façon de parler ne vous aurait ni surpris ni choqué...

— Alors, il y a une histoire ? interrogea le docteur. Peut-on la connaître ?

Et, pris de curiosité, les autres officiers

et le capitaine lui-même questionnèrent le sous-lieutenant. Le nouveau débarqué, heureux, comme tous les jeunes, d'avoir à apprendre quelque chose à des "anciens", se rendit sans peine à leur invite.

— Avant tout, commença-t-il, vous rappelez-vous André Lemoine, ce jeune homme que le colonel faisait passer pour son neveu, mais que tout le monde savait être son fils ?

— Parfaitement ! grommela le capitaine. Et ! parbleu, je crois bien que je l'ai connu ! Il a été mon sergent-major assez longtemps, jusqu'à son entrée à l'école du camp d'Avor. C'était un brave garçon, très fort, possédant admirablement son métier, mais fricoteur en diable, sachant trop qu'il était un beau gars et faisant trop souvent la noce. Même, si ce n'avait été pour le colonel Lemoine, je l'aurais flanqué plus d'une fois au clou ! Au fait, il doit être officier à cette heure : qu'est-il donc devenu ?

— Je vais vous le dire, mon capitaine, continua le sous-lieutenant. C'est à cause de lui, d'ailleurs, que le colonel vient de démissionner. Je connais l'affaire en détail, parce que André Lemoine était mon meilleur camarade : nous sommes allés ensemble à Avor, nous en sommes revenus ensemble, et nous ne nous sommes jamais quittés. Maintenant, voici l'histoire.

Et, sans jeter sa cigarette, simplement, mais, bientôt, avec une communicative émotion dans la voix, le jeune homme nous conta ses souvenirs. De ceux qui l'écoutèrent ce soir-là, je reste seul : la fièvre jaune et le Tonkin ont pris les autres. C'est pourquoi j'éprouve une tristesse à répéter ce récit ; mais tel qu'il me revient, je le donne. Je souhaite seulement qu'il empoigne à la lecture comme il nous empoigna, dit sans phrases, dans l'ombre, au bord du fleuve sous les étoiles.

En revenant du camp d'Avor, d'où il était sorti en bon rang, André Lemoine avait rejoint le 4^e de marine et repris son service dans une compagnie. Impatiemment, il attendait son épaulette. Ce n'était pas pourtant, bien qu'il fut un véritable soldat, l'ambition seule qui le faisait soupirer après sa promotion. Ce qu'il envisageait surtout dans sa nomination d'officier, c'était son affranchissement de la tutelle paternelle.

Le colonel l'avait, en effet, élevé comme un enfant de troupe, avec une sévérité d'autre temps et, maintenant encore, le tenait en laisse par une jalouse surveillance. Le père Lemoine n'était pas méchant, mais, bourru. Il adorait son fils,

qu'étant simple capitaine il avait eu d'une mulâtresse de la Martinique. Si donc il le traitait en public comme son neveu, il n'en était pas moins bon père et l'entourait d'une grosse affection où se fondaient, avec les aigreurs de son célibat, ses brusqueries de soldat rude. Seulement, aussi sévère pour le jeune homme qu'il l'avait été pour lui-même et qu'il l'était pour tous ses subordonnés, il ne lui pardonnait aucune peccadille, s'entêtant à enclore cette jeune vie débordante dans le cercle étroit d'une féroce discipline. Egoïste inconscient d'ailleurs, le vieil officier avait l'affection silencieuse et le bonheur intime, jouissant de son fils avec une muette adoration, comme s'il eût voulu cacher sa tendresse et n'eût pas cru nécessaire d'en éveiller l'écho chez son enfant.

Aussi André craignait-il son père, ne voyant en lui qu'un chef inflexible. Lorsque le pauvre garçon sortait du rapport, où, devant tous ses camarades et devant tous les capitaines, le colonel l'avait accablé de reproches à propos d'une vétille, il se sentait désespéré. Ce père qui sans cesse lui parlait de discipline, de respect, d'honneur, rougissait de lui, le désavouait, et, comme si ce n'était point assez de cet abandon moral, le traitait comme un coupable ! Pouvait-il, cet orphelin de vingt ans, deviner que le colonel obéissait à une exagération de scrupules, pour échapper à l'accusation de népotisme si répandue dans notre corps où la plupart des officiers font de leurs fils des soldats ? Lorsqu'après un succès d'examen, le père Lemoine lui serrait simplement la main, André pouvait-il deviner qu'une fois seul, n'étant plus vu, le colonel laisserait tomber une bonne grosse larme de papa sur les broussailles de sa moustache, et qu'il s'était raidi, victime des préjugés militaires, pour ne pas embrasser son enfant devant le général, devant tout le monde ? Et pouvait-il encore deviner que ce vieillard rigide, qui jamais n'avait menti, lui mentait, quand, gauche et pris de fausse honte, il lui glissait quelques louis dans la main, chaque mois, en disant avec un "vous" qui lui râpait la gorge : "Cela vous vient de votre mère" ? Si le jeune homme avait su tout cela, s'il avait appris que cette mère, dont il ne se souvenait même plus, n'avait jamais possédé qu'une douzaine de madras, il se serait jeté, fût-ce de force, au cou du colonel ; il aurait adoré ce bourru tendre dont il avait peur ; il lui aurait dit ses joies, ses peines et son besoin instinctif d'affection qu'exagérait chez lui l'ensoleillement du sang maternel.

C'est maintenant que l'on devrait s'abonner à *L'Ami du Lecteur*. Le prix de l'abonnement n'est que de 25 cents pour toutes places au Canada et aux Etats-Unis. On trouve dans ce journal de la bonne littérature pour les familles, des renseignements utiles et des idées pratiques. Voir la liste des Primes à la page 47.